

Une aide pour adhérer (II) la communauté

Don Luigi Giussani, *Le Sens Religieux, Chapitre XIII*

L'expérience du risque

En quoi est-il difficile pour l'homme de lire le nom mystérieux suggéré, signalé par le réel, et qui l'appelle ? Où réside la vraie difficulté lorsqu'il s'agit d'identifier l'existence de Dieu, l'existence du mystère, du sens qui est au-delà de l'homme ?

Il faut de nouveau observer que l'homme a naturellement des facilités pour trouver ce qui lui est nécessaire pour vivre. Ce qui lui est le plus nécessaire., c'est l'intuition de l'existence du pourquoi, du sens, c'est l'existence de Dieu.

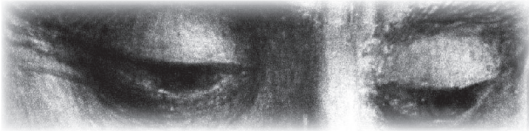
Dans *Apologie pour sa vie*, le grand Newman dit qu'à quatorze ans, en marchant dans la rue, il fut comme terrassé par l'intuition qu'il y avait «seulement deux êtres « auto-évidents », moi et Dieu. On saisit d'autant plus facilement l'existence de Dieu qu'on a une perception plus immédiate de son existence personnelle. En effet, comme nous l'avons vu, la conscience de soi est ce qui révèle le mieux Dieu. Lorsque nous regardons humainement le monde, ce qui vient inexorablement et le plus naturellement, c'est le pressentiment, l'intuition qu'il a une signification adéquate, appelée Dieu - ce « x » mystérieux, ce quid «neutre sublime ». Je voudrais maintenant aider à découvrir le point exact où se trouve la difficulté à admettre l'existence de Dieu. L'inévitable conséquence du rapport avec Dieu, à travers le phénomène du signe, c'est l'expérience du risque. L'interprétation du signe est comme la traversée, comme le périple d'Ulysse sur l'océan lorsqu'il dépassa les colonnes d'Her-

cule. Le risque n'est pas un geste ou une action inconsidérément accompli. Dans ce cas, on ne serait pas en présence du risque mais d'une bêtise. Ce que l'on appelle le risque se trouve ailleurs.

J'ai compris ce concept en me rappelant, longtemps après, un épisode de mon enfance. Je demandais sans cesse que l'on m'emmène en cordée. On me répondait toujours : « Tu es trop petit. » Un jour on me dit : « Si tu réussis à ton examen de juin, tu iras faire ta première cordée. » Et cela arriva. Il y avait le guide, devant, puis moi, puis deux hommes. Nous avons fait la moitié du parcours. À un certain moment, je vis le guide faire un petit saut. Moi, je me trouvais à trois ou quatre mètres de distance agrippant la corde d'une main nerveuse. J'entends le guide me dire : « Vas-y ! saute ! » J'étais au bord d'une plate-forme, à un mètre environ d'une autre ; entre les deux, il y avait un profond ravin. Je me suis retourné d'un coup, j'ai étreint un piton rocheux et trois hommes n'ont pu me faire bouger. Et je me souviens des voix qui me répétaient : « N'aie pas peur, nous sommes là ! » Et je me disais en moi-même : « Tu es idiot, ils vont te porter. » Je me le répétais mais je n'arrivais pas à me détacher de mon point d'appui improvisé. Cette peur exceptionnelle m'a fait comprendre, plusieurs années après, ce qu'est l'expérience du risque. J'avais toutes les raisons de ne pas être paralysé ; mais elles semblaient s'envoler dans l'air, elles ne me touchaient pas. On retrouve le même phénomène lorsque les personnes disent : « Vous avez raison, mais je ne suis pas convaincu. » Il y a un hiatus, un abîme, un vide entre l'intuition du vrai, de l'être - donnée par la raison - et la volonté : une dissociation entre la raison - perception de l'être - et la volonté qui est affectivité, c'est-à-dire énergie d'adhésion à l'être (le christianisme verrait dans cette expérience une blessure profonde produite par le péché originel). On voit les raisons, mais on ne bouge pas. On manque d'énergie de cohérence, cohérence n'étant pas pris dans le sens éthique de comportement conséquent, mais dans le sens théorique d'adhésion intellectuelle au vrai entrevu grâce au raisonnement. C'est cette cohérence qui est à l'origine de l'unité de l'homme. Elle est donc l'énergie par laquelle l'homme se prend en charge et adhère, « colle » à ce que la raison lui fait voir.

Dans le cas contraire, il y a une cassure entre la raison et l'affectivité, entre la raison et la volonté : c'est l'expérience du risque.

Ce n'est pas une hypothèse abstraite, c'est quelque chose de très concret. Prenons par exemple le cas d'un homme, fiancé depuis sept ans à une jeune fille, qui ne se décide pas, non pas parce qu'il est méchant, mais parce qu'il se dit continuellement : « Et puis... et si... mais... comment pourrai-je être certain... » Cet homme n'encourrait aucun risque s'il ne s'agissait pas de mariage. Quand le sens du risque apparaît-il en effet ? Il existe dans la mesure où son objet intéresse le sens de sa propre existence. Plus une chose est importante pour la conduite de notre vie, plus l'expérience de cette cassure irrationnelle est possible.



J'ai pris l'exemple de l'homme qui voulait se marier, mais évidemment le problème du sens total de la vie, l'existence de Dieu, cela est beaucoup plus important. Ici, grave est la séparation entre l'énergie d'adhésion à l'être et la raison comme découverte de l'être. Ici, la succession des «mais», des «si» et des «pourtant», des «peut-être» sert de feux de barrage pour repousser l'engagement avec le mystère. C'est la plus grande immoralité : l'immoralité envers le destin.

Je reviens à mon souvenir. Comment aurais-je été capable de détacher mes bras de cet éperon rocheux ? Seulement par une énorme force de volonté. Mais je ne l'avais pas, et là n'est pas la solution. Il est trop difficile dans ce genre d'expérience de trouver des énergies si pures et si fortes. Ce n'est qu'une énorme énergie de volonté qui pourrait faire adhérer à des raisons qui semblent abstraites. Seule une grande force de volonté serait capable de dépasser la peur d'affirmer l'être. Voici la vraie définition de l'expérience du risque : la peur d'affirmer l'être, étrange parce que étrangère à la nature, en contradiction avec notre nature. Plus une chose est importante pour donner un sens à notre vie, plus nous avons peur de l'affirmer. Cette peur serait donc vaincue par un effort de volonté, par la force de la liberté ? C'est fortement improbable.

Il existe une méthode naturelle qui réussit à nous donner cette énergie de liberté, qui nous fait dépasser, traverser la peur du risque. Pour franchir le gouffre des «mais» et des «si» et des «pourtant», la méthode utilisée par la nature est le phénomène communautaire.

Un enfant court dans le corridor. Il pousse de ses petites mains la porte toujours ouverte d'une pièce sombre. Effrayé, il retourne en arrière. Sa mère s'avance, le prend par la main, et dans la main de sa mère, l'enfant va dans n'importe quelle pièce obscure de ce monde. C'est seulement la dimension communautaire qui rend l'homme capable de vaincre l'expérience du risque.

Ainsi j'ai constaté par mon expérience scolaire, que dans une classe au climat antireligieux, influencé par le professeur de philosophie et d'histoire, les deux ou trois élèves de sensibilité religieuse se laissaient intimider. Rien de tel au contraire dans une classe où plusieurs élèves partageaient une même conviction religieuse profonde : le professeur, malgré toute son habileté dialectique et intimidante, ne réussissait pas à démobiliser un climat général ouvert au problème religieux.

La dimension communautaire ne remplace pas la liberté, l'énergie et la décision personnelles, mais elle leur permet de s'affirmer. Si je mets une graine de

hêtre sur la table, même après mille ans (à supposer que tout reste tel quel) rien ne se sera développé. Si je prends cette graine et que je la mette dans la terre, elle produira un arbre. Ce n'est pas l'humus qui remplace l'énergie irréductible, la «personnalité» incommunicable de la graine : l'humus est la condition pour qu'elle grandisse. La communauté est la dimension et la condition pour que la graine humaine donne son fruit. C'est pourquoi la vraie persécution, la plus intelligente, c'est celle du monde moderne et non pas celle de Néron avec son amphithéâtre. La vraie persécution, ce ne sont pas les bêtes sauvages, ce ne sont même pas les camps de concentration. La persécution la plus acharnée c'est celle de l'État essayant d'empêcher le phénomène religieux de s'exprimer dans une dimension communautaire. Ainsi pour l'État moderne, l'homme peut en conscience croire tout ce qu'il veut tant que cette foi n'exprime pas l'unité de tous les croyants en un seul corps et ne revendique pas le droit de vivre et de dire cette réalité. Empêcher l'expression communautaire, c'est comme couper les racines qui alimentent l'arbre il en meurt.

Le vrai drame de la relation entre l'homme et Dieu à travers le signe du cosmos, à travers le signe de l'expérience, n'est pas dans la fragilité des raisons - car le monde entier est une grande raison et il n'existe pas de regard humain sur la réalité qui ne sente la provocation de cette perspective qui le dépasse. Le vrai drame réside dans la volonté, qui doit adhérer à cette immense évidence. On peut le définir par ce que j'appelle risque. L'homme subit l'expérience du risque même avec toutes les raisons d'agir, il n'a pas le courage de bouger, il est comme paralysé, il lui faudrait un supplément d'énergie et de volonté, d'énergie et de liberté (parce que la liberté est la capacité d'adhésion à l'être).

L'énergie de liberté la plus adaptée émerge là où l'individu vit sa dimension communautaire. C'est en ce sens qu'il faut comprendre le paradoxe de Chesterton : « *Il n'est pas vrai qu'un plus un fait deux ; un plus un fait deux mille fois un.* » Cela aussi révèle le génie du Christ qui a identifié Son expérience religieuse avec l'Église : « *Là où deux ou trois se trouvent réunis en mon nom., je suis au milieu d'eux.* » (Mt 18 ; 20)